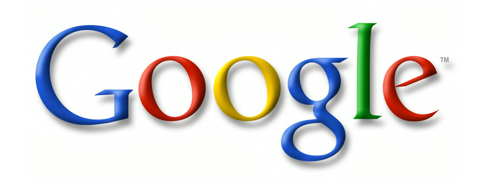
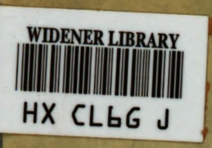




Du Poème du Cid

Barret

DU POÈME DU CID.

DU

POÈME DU CID,

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS
PAR M. DAMAS-HINARD, SECRÉTAIRE DES COMMANDEMENTS
DE L'IMPÉRATRICE, ACCOMPAGNÉ DE NOTES ET D'UN VOCABULAIRE;
PARIS, CHEZ PERROTIN, RUE DE LA FONTAINE-MOLIÈRE, 41,

PAR M. E. BARRET,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT-FERRAND.



MOULINS,
IMPRIMERIE DE P.-A DESROSIERS ET FILS.

1858.

1864, March 9.
By exchange of duplicates
given by
Arthur Lawrence
H. C. 1863.

LE

POÈME DU CID,

SES ANALOGIES ET SON ORIGINE.

(TRADUCTION DE M. DAMAS-HINARD, SECRÉTAIRE DE S. M. L'IMPÉRATRICE.)

I.



E n'est point sans raison que, dans les actes publics, la ville de Burgos s'intitule : *la muy leal y muy noble ciudad de Burgos, cabeza de Castilla.* Là, beaucoup plus qu'à Madrid, qui ne devint qu'après Charles-Quint la capitale du royaume, plus même qu'à Valladolid, qui porta ce titre quelque temps, se trouve le cœur, le chef-lieu de l'Espagne. Car c'est à Burgos, ou aux environs de Burgos, que sont groupées les tra-

ditions les plus nationales, les souvenirs politiques les plus fameux, les légendes poétiques les plus attachantes de ce pays. Là, on le sent, s'est joué dans ses plus émouvantes péripéties le drame de la destinée de l'Espagne.

En entrant à Burgos par la porte gothique qui s'ouvre sur la route de Madrid — l'un des morceaux les plus riches, les plus imposants de l'architecture militaire du Moyen-Age — les regards sont attirés par trois figures en pied, en des attitudes diverses, armées de longues épées de fer. La première est l'image de Nunez Rasura, qui fut avec Laïn Calvo, premier juge de Castille. Le siége de bois qu'ils occupèrent se voit encore dans la salle des réunions de l'*Ayuntamiento* de Burgos, avec cette inscription : *Hanc sellam tenuerunt Nunez Rasura et Laïn Calvo, primi Castiliæ judices.* Les deux autres statues représentent le comte Fernand Gonzalez, dont un arc fort antique rappelle à Burgos la demeure, et Rodrigue Diaz de Bivar, le Cid immortel. — Le fief ou *solar* de Bivar se trouvait lui-même à quelques lieues sud-ouest de Burgos. Le village de ce nom subsiste encore aujourd'hui.

Montez sur l'esplanade du château, où une poignée de Français arrêta durant un mois l'armée de Wellington, victorieuse aux *Arapiles*. — Ce monument magnifique dont vous apercevez le haut campanile, à travers les peupliers, dans la plaine étroite qu'arrose l'*Arlanza*, c'est le couvent royal de *Las Huelgas*, de la règle de Clairvaux, bâti par Alphonse IX, en 1195, après la défaite d'Alarcos. Rien de plus touchant que la légende latine qui rappelle le vœu de ce prince, origine de l'érec-

tion du monument, — vœu couronné par la victoire de *Las Navas de Tolosa*, qui sauva l'Espagne de la conquête arabe, et avec elle peut-être la chrétienté. — A travers la grille dorée on voit s'élever dans la nef réservée aux personnes du sang royal, le tombeau du pieux fondateur et de la reine dona Léonor, son épouse.

N'est-ce pas Burgos et les bords de l'Arlanza qui furent témoins des scènes de jalousie et de dépit entre deux mères rivales, dona Lambra de Buruera et dona Sancha : scènes fameuses dans les annales du théâtre et de la vieille poésie espagnole ; redoutables vengeances qui amenèrent la trahison de Ruy Velasquez et le trépas des sept infants de Lara dans la plaine d'Almenar :

« Seuls demeurent les sept frères qui n'ont plus aucun aide. Ils se recommandent à Dieu : « Saint Jacques, protégez-nous, disent-ils, — et ils frappent durement sur le More. — Ah! que vaillamment ils se battaient ! ils tuaient beaucoup de Mores, plus encore ils en blessaient. »

« A la fin, las de combattre, ils allèrent vers la montagne, et lavèrent leur visage souillé de poussière et de sang ; mais en se regardant, ils ne virent point Fernand Gonzalez, leur frère, et bien ils comprirent qu'il était mort ou captif, etc. (*Romance des infants de Lara*). »

Remontez le cours de ce torrent qui joue dans le Romancero le rôle du Scamandre et du Simoïs dans l'*Iliade* ; vous rencontrerez la *Cartuja*, splendide édifice, partout timbré, comme le monastère de Las Huelgas, des armes de Castille et de Léon. Le roi Jean II repose dans le chœur de la vaste et magnifique chapelle, à côté de son épouse Constance, sur un sarcophage d'albâtre.

Dans la muraille de gauche est inhumé Alphonse, leur fils. Le premier or que Christophe Colomb envoya d'Amérique fut pieusement consacré par Isabelle à la dorure de l'autel.

Que si, vous engageant dans les plaines qui entourent la Cartuja, vous vous mettez à la recherche du monastère de Saint-Pierre-de-Cardègne, après avoir erré, faute de routes, dans ces plaines aux reflets rougeâtres comme le désert, sans arbres ni habitations, brûlées par le soleil et par le vent non moins aride qui souffle des Pyrénées ou des montagnes de Soria, vous arrivez tout-à-coup sur le bord d'une étroite vallée et vous découvrez la masse imposante du cloître bénédictin. Sancha (Sanctia), épouse de Théodoric, en jeta les fondements en 585. Il fut ruiné par les Arabes en 822, sous la conduite d'un chef nommé Zepha. On aperçoit encore les chapiteaux bysantins de colonnes à moitié ensevelies, dont le style annonce la magnificence du premier édifice. Sous les voûtes de ce vénérable monument, le plus ancien des monastères de l'Espagne, voulut être inhumé le Cid. Voilà le grossier cénotaphe qui renferma ses ossements ! Souvent remuées, ces cendres glorieuses reposent aujourd'hui dans la chapelle de l'*Ayuntamiento* de Burgos. — Il ne tient qu'à vous de croire que sous l'un des grands ormeaux qui ombragent le cloître repose aussi le fidèle compagnon du Campeador, le bon cheval Babiéca :

« Gil Pérez prit le plus grand soin de Babiéca, que personne ne monta après la mort du Cid. Quand cet étalon mourut, deux ans et demi après la mort de Campeador, Gil Diaz l'enterra à droite de la porte du couvent, et planta deux ormes sur son tombeau. Ils sont

si grands que c'est une merveille, ainsi que ceux qui voudront bien se rendre au couvent pourront le voir. »

Ce sont les propres paroles de la chronique des moines de Cardègne, dont je ne garantis pas l'authenticité sur ce point.

Le Cid et Alphonse-le-Grand, c'est à-dire la conquête de Valence et la conquête de Tolède, la cité magnifique, *la perle placée au milieu du collier*, selon l'expression arabe; — Alphonse VIII et Mohammed-el-Nassir, c'est-à-dire Alarcos et Las Navas de Tolosa; Jean II et Alvaro de Luna; quelles dates! quels noms! quels souvenirs pour un Castillan! et n'avais-je pas raison de dire que Burgos et ses environs peuvent être en quelque sorte considérés comme le musée politique de l'Espagne?

Enfin, c'est encore Burgos et les bords de l'Arlanza qui sont le théâtre des premières scènes du poème que nous voudrions faire connaître à nos lecteurs:

« Il voit bien, le Cid, qu'il n'a plus la faveur du roi.
Il s'éloigna de la ville et piqua des deux à travers Burgos.
Il arriva à Sainte-Marie, et mit aussitôt pied à terre;
Il s'agenouilla, et fit de cœur une prière.
L'oraison terminée, il remonta aussitôt à cheval.
Il sortit par la porte et alla camper vers Arlanzon.
Il campa près de cette ville, sur la grève » — *V. 50.*

II.

Qu'est-ce que ce poème du Cid, dont le titre seul commande l'attention? Le Cid! héros désormais euro-

péen, presque aussi populaire en France qu'en Espagne, grâce aux vers de Corneille, chanté même en Allemagne, grâce à la traduction du *Romancero* de Herder.

Le poème du Cid est le plus ancien monument de la poésie artistique de l'Espagne. Il joue dans la littérature espagnole le rôle qui appartient dans la littérature française à la chanson de Roland. Le jongleur inconnu qui en est l'auteur prend le Cid au moment où le héros est banni de Castille par ordre d'Alphonse, en punition du serment que, selon la chronique, l'audacieux vassal fit jurer à son roi, la main sur l'Evangile, dans Sainte-Gadée de Burgos. — Il nous le montre à la fin régnant en souverain dans Valence conquise, mariant ses filles aux héritiers des royaumes d'Aragon et de Navarre, et « comptant les rois d'Espagne parmi ses parents »

Des épisodes d'un grand intérêt sont semés dans le poème. Citons d'abord le tableau de la détresse du Campéador, obligé de quitter sous trois jours le *solar* de Bivar et le territoire de Castille ; l'emprunt fait aux juifs Vidas et Rachel, sur le dépôt d'un coffre — rempli de sable — précieusement conservé encore aujourd'hu dans une chapelle de Burgos ; la séparation de Rodrigue et de Chimène, au couvent de Saint-Pierre-de-Cardègne ; la réconciliation du Cid avec son Roi ; tableaux du plus grand intérêt, peintures fidèles et naïves de l'état de la société espagnole au XIIe siècle, exemple remarquable surtout de la façon dont l'imagination populaire travaille sur les données de l'histoire, et du peu de temps qui suffit aux masses, dans l'âge des croyances naïves, pour transformer la réalité en légendes poétiques, pour dépouiller de son enveloppe mortelle et transfigurer un héros. Tel, sur le sommet de l'Œta, Hercule purifié

par les flammes du bucher, apparut aux regards étonnés de Philoctète.

Oui, moins d'un siècle après sa mort, le Cid de notre poème (et nous sommes loin de nous en plaindre) est déjà le Cid de la poésie. Ce n'est point encore cependant le Cid des romances, le Cid de Corneille et de Guilhem de Castro, ni ces poétiques combats entre l'honneur et l'amour, — ce caractère est une création du XIVe siècle ; — mais ce n'est pas non plus, tant s'en faut, le Cid de l'histoire.

Dans la réalité, le vaillant chef de bandes du XI[e] siècle, que le poème représente comme un sujet si respectueux, comme un guerrier si humain, ne fut pas toujours un modèle de loyauté ni de douceur. Ne demandez pas tant de délicatesse à cet âge barbare. Chacun ne comprenait, ne consultait guère alors que son intérêt,—le roi comme le vassal. — Un chevalier espagnol du XI[e] siècle, dit avec sa franchise ordinaire M. Dozy, ne combattait ni pour la patrie ni pour la religion ; il combattait pour s'enrichir par un grand butin.

Rien de plus exactement vrai pour Rodrigue. Ce redoutable ennemi des Mores pillait volontiers les églises et les cloîtres : il fallait bien vivre et faire vivre ses chevaliers ! Ce champion du Christ avait à sa solde une foule d'aventuriers musulmans. Lorsqu'on ouvrit sa tombe, en 1544, on trouva le cadavre vêtu d'un vêtement moresque. — Le roi de Castille ayant voulu profiter du moment où Rodrigue était occupé au siége de Murviédro pour s'emparer de Valence, le Cid se jeta sur la province de Calahorra, qu'il mit à feu et à sang. Nouveau Raoul de Cambrai, on le voit, au mépris de la foi jurée, faire

brûler vifs de malheureux assiégés, en faire déchirer d'autres par des dogues.

Voilà quelques traits du Cid de la réalité. Voilà quel fut le soldat du XIe siècle qui porta si vaillamment la lance et l'épée contre les conquérants de sa patrie. Mais je me hâte de le dire, pour rassurer les partisans du Cid de l'imagination, — la barbarie grossière est loin d'être incompatible avec l'héroïsme, même avec la grandeur du caractère. Oui, le Cid n'en fut pas moins un héros. N'eussions-nous point la preuve authentique de ses exploits, il faudrait reconnaître qu'il était sans doute bien capable de frapper l'imagination de ses contemporains, l'homme à qui les Arabes — ses ennemis — ne pouvaient s'empêcher, tout en le détestant, de rendre ce magnifique hommage :

« La puissance de ce tyran alla toujours en croissant, de sorte qu'il pesa sur les contrées basses et sur les contrées élevées. Quelqu'un m'a raconté l'avoir entendu dire, dans un moment où ses désirs étaient très-vifs, et où son avidité était extrême : « Sous un « Rodrigue cette péninsule a été conquise ; mais un autre Rodrigue « la délivrera ! » Parole qui remplit les cœurs d'épouvante, et qui fit penser aux hommes que ce qu'ils craignaient et redoutaient arriverait bientôt ! Pourtant, cet homme, le fléau de son temps, était, par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère, et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur. Peu de temps après, il mourut à Valence d'une mort naturelle. — La victoire suivait toujours la bannière de Rodrigue ; (que Dieu le maudisse !) Il triompha des princes des Barbares, à diverses reprises il combattit leurs chefs, mit en fuite leurs armées et tua avec son petit nombre de guerriers leurs nombreux soldats. On étudiait, dit-on, les livres en sa présence, et on lui lisait les gestes des

Arabes ; et quand il en fut arrivé aux faits et gestes d'Al-Mohallab, il fut ravi en extase, et se montra plein d'admiration pour ce héros. » (Extrait de *la Dhakhirah d'Ibn-Bassam,* trad. de M. Dozy).

Que dire, après cela, des critiques, même savants, qui, comme le P. Masdeu (Historia critica de Espana) ont regardé comme fabuleuses toutes les circonstances relatives au Cid, et contesté jusqu'à sa personnalité ? Que dire surtout des historiens de seconde main qui ont adopté les conclusions de Masdeu, et argumenté sur ces prémisses ?

Comment surtout entreprendre de reconstruire l'histoire primitive de l'Espagne, sans connaître la langue d'un peuple qui vécut 700 ans sur le sol de la péninsule, qui fut le plus éclairé du Moyen-âge, qui possède une foule de poètes, de géographes, d'historiens ? Un homme qui sait l'arabe découvre un manuscrit au fond de la bibliothèque de Gotha, et à l'aide de ce manuscrit, comme d'une baguette magique, il fait aussitôt briller la lumière, et réduit au néant les objections prématurées et les systèmes téméraires de ses prédécesseurs.

Mais d'autres plus autorisés que nous ont rendu suffisamment hommage à M. Dozy et à ses travaux. Nul ne s'avisera désormais de contester l'existence de Rodrigue. Le voyageur pourra en sécurité visiter le monastère de Saint-Pierre de Cardègne, et rêver sur la cendre du héros, sans être la dupe d'une mystification de l'histoire. Mais il est temps d'aborder l'examen de notre poème.

III.

Le poème du Cid n'est pas seulement intéressant en lui-même, soit comme monument d'une poésie primitive, quelquefois sublime malgré sa rudesse, soit par la façon dont il applique des couleurs idéales à la peinture d'un personnage historique. Ce poème offre au public français une source d'intérêt particulier, par les rapports singuliers qu'il présente avec une antique chanson de geste française, par ses analogies curieuses avec la *chanson de Roland*. Ces rapports, aussi nombreux que certains, sont toutefois moins grammaticaux que littéraires. Ils touchent quelquefois à la langue, mais surtout aux détails de la composition, aux ornements poétiques, aux épisodes. Certains caractères offrent aussi une ressemblance destinée à piquer vivement la curiosité.

Je traiterai plus loin des analogies grammaticales, me bornant, quant à présent, à conseiller au lecteur de consulter sur ce point le commentaire et les notes philologiques de M. Hinard. Je préfère insister sur les analogies littéraires.— Je l'ai dit, ces analogies sont de tout genre ; on n'est embarrassé que sur le choix.

En France, comme en Espagne, à la tête de la hiérarchie sociale est le roi, souverain presque absolu, qui dispose à son gré des honneurs féodaux, les octroie ou les retire. Alphonse, dans le poème espagnol, est le pendant de Charlemagne dans la chanson de Roland.

Chez les deux peuples, le roi, en certaines circonstances, prend l'avis d'une assemblée qui se réunit par

ses ordres et qu'il préside. Cette assemblée se nomme, en Espagne, la Cour; en France, le Conseil. Les personnes appelées à en faire partie sont les grands barons, les riches hommes, les comtes, etc. — L'observation de ces analogies, beaucoup trop négligées jusqu'ici, nous paraît infiniment propre à donner à l'histoire sa véritable couleur, et à jeter un jour nouveau sur l'état de la civilisation, des sentiments et des mœurs dans les provinces méridionales de l'ancien Empire romain d'Occident au XIe siècle.

Des deux côtés, même enthousiasme religieux et guerrier, même simplicité dans la foi, même ferveur. « La guerre sainte était dans les esprits, a dit M. Vitet, « comment n'eût-elle pas passé dans les poèmes ? » Or, écoutez comment le Cid et ses vaillants compagnons se préparent à soutenir la lutte contre le roi de Maroc, venu pour essayer de rendre Valence à l'islamisme :

« Mon Cid se réjouit de tout ce qu'ils ont fait. — Ecoutez-moi, chevaliers; — aujourd'hui a été un beau jour et demain sera un meilleur. — Demain, avant l'aube, soyez tous armés, — on nous dira la messe : puis pensez à chevaucher. — L'évêque don Hiéronyme nous donnera l'absolution. — Nous irons les frapper au nom du Créateur et de l'apôtre saint Jacques. — Alors ils disent tous : « *De bonne volonté et d'amour !* »

« Le jour est sorti et la nuit est rentrée. — Elles ne tardèrent pas à s'équiper, ces troupes chrétiennes. — Au chant du coq, avant le matin, — l'évêque don Hiéronyme leur chanta la messe. — La messe dite, il leur donna générale absolution : — « Celui qui ici viendra « à mourir en combattant de face, — je lui ôte ses péchés, et Dieu « aura son âme. — Pour vous, Cid don Rodrigue, en bonne heure « avez ceint l'épée, — je vous ai ce matin chanté la messe ; — je

« vous demande un don, et qu'il me soit accordé : — Octroyez-moi « les premiers coups. »

Ce passage rappelle immédiatement la belle scène de la chanson de Roncevaux, où Turpin, Roland, Olivier, et les autres chevaliers français, entourés et trahis, s'apprêtent à rendre leur dernier combat :

« D'autre part est l'archevesque Turpin. Il pique son cheval, gravit une éminence, et s'adressant aux Français, leur tient ce discours : « Seigneurs barons, ici nous laissa notre roi Charles, pour « lequel nous devons bien mourir. Aidez à soutenir chrétienté. « Vous aurez bataille, vous en estes bien assurés, car sous vos « yeux voilà les Sarrazins Or doncques battez vos coulpes, criez à « Dieu merci, et je vous absoudrai pour vos âmes guérir. Si vous « mourez, serez tous saints martyrs, dont les siéges sont prêts au « plus haut du Paradis ! »

« Les Français descendus, agenouillés en terre, le bon prélat de par Dieu les bénit ; pour pénitence enjoignit de bien frapper. »

Quoi de plus remarquable que la ressemblance de ces deux personnages, l'évêque Hiéronyme, l'archevêque Turpin, prêtres guerriers, sachant déposer la mître et la crosse pour revêtir la lance et le haubert ? Comme on sent bien dans cette poésie mal ébauchée — et c'est ce qui en fait le prix historique — le souffle religieux du XIe siècle, l'esprit du temps qui sera témoin des Croisades ! Ces soldats sont encore de purs soldats de la Croix, n'aspirant qu'à cueillir les palmes du martyre, ne connaissant pas plus le doute que la peur. Ces prélats bardés de fer, portant d'une main le glaive, de l'autre le crucifix, appartiennent à l'âge du christianisme mili-

tant, dans le premier élan, dans les premiers apprêts de la guerre sainte.

On retrouve le même esprit, l'esprit de Grégoire VII, dans l'accent de ces prières naïves, d'une gravité et d'un lyrisme admirables, dont voici deux échantillons :

Au moment de quitter le sol de la Castille, le Cid a besoin de raffermir son âme en détresse ; il s'adresse à la Sainte-Vierge en ces termes :

« Il tourna la face de son cheval vers Sainte-Marie, — lèva la main droite, se signa le visage : « — A toi je rends grâce, Dieu qui gouvernes le ciel et la terre ; — que tes vertus me protégent, glorieuse Ste-Marie ! — De ce moment je quitte la Castille, puisque j'ai le roi irrité. — Je ne sais si j'y rentrerai en aucun jour de ma vie. — Que votre vertu me soutienne, reine de gloire, dans mon exil, — et qu'elle me vienne en aide, qu'elle me soutienne de nuit et de jour ! — Si ainsi vous faites, et si mon bonheur est accompli, — j'enverrai à votre autel de beaux et riches dons; — je m'engage à y faire chanter mille messes. »

Quelle couleur épique ! vous songez involontairement à la prière de Chrysès, au début de l'Iliade :

« Ecoute ma prière, Dieu qui portes un arc d'argent, toi qui protéges Chryse et la divine Cilla, qui entoures de ta puissance Sminthe et Ténédos ; si jamais j'ornai ton temple d'agréables festons, si jamais je brûlai pour toi la graisse des chèvres et des taureaux, exauce aujourd'hui mes vœux, et que frappés de tes flèches les Grecs payent mes larmes. »

On sonne les cloches dans Saint-Pierre de Cardègne : le bon abbé a célébré matines et dit la messe de la

Sainte-Trinité. Le moment est arrivé où Rodrigue va se séparer de Chimène et de ses filles :

« — Dona Chimène s'est agenouillée sur les degrés devant l'autel, — priant du mieux qu'elle sait le Créateur, — afin que Dieu préservât de mal mon Cid Campéador : — « Seigneur glorieux, père qui es au ciel, — tu as fait le ciel et la terre, et en troisième lieu la mer ; — tu t'es incarné dans une sainte mère ; — tu es venu au monde à Bethléem ; ce fut ta volonté. — Tu sauvas Jonas lorsqu'il tomba dans la mer ; — tu sauvas Daniel qui était avec les lions dans la prison mauvaise ; — tu ressuscitas Lazare. — Tu es Roi des rois et père du monde entier. — Je t'adore et crois en toi de toute volonté, — et je prie St-Pierre qu'il m'aide à prier — pour mon Cid Campéador, afin que Dieu le préserve de mal ; — que si aujourd'hui nous nous séparons vivants, fais nous rejoindre ! »

« — Pleurant de leurs yeux, que vous n'avez rien vu de pareil, — ils se séparèrent les uns des autres, comme l'ongle de la chair.

C'est l'accent et quelquefois les paroles de Roland, battant sa coulpe au moment d'expirer, comme l'a fort bien noté M. Hinard :

« — Nostre vrai père, qui ne mentis onques, qui retiras d'entre les morts Lazare, et Daniel des lions défendis, sauve mon âme, et l'arrache au péril des péchés que j'ai faits en ma vie ! »

« — Son dextre gant au bon Dieu en offrit. — Saint Gabriel de sa propre main le prit. — Roland, le chef incliné sur son bras, s'en est allé mains jointes à sa fin. — Dieu envoya son ange chérubin et St-Michel surnommé du péril ; St-Gabriel avec eux se joignit : l'âme du comte emportent en paradis. »

Le même état des croyances crée le même merveil-

leux, le merveilleux chrétien, si ridiculement remplacé, sous l'influence du pédantisme, par la mythologie païenne, dans les productions perfectionnées des littératures modernes :

« — Il quitte la terre de Castille, le loyal Campéador. — Il laisse à gauche Sant Estevan, la bonne cité, — à droite Ayllon et ses tours que possèdent les Mores. — Il passe par Alcobiella, qui est la limite de Castille, – franchit sur radeau la rivière de Duero, — et va loger à la Figueruela. — Là, après le repas, mon Cid s'est couché. – L'ange Gabriel lui apparaît en songe :

« A cheval, Cid, vaillant Campéador!
Jamais en meilleur point ne chevaucha baron :
Toute ta vie sera marquée par le succès. »
Le Cid s'est éveillé : il se signe le visage.
Sur sa face il fait le signe de la Croix.
La sainte vision l'a payé de bien des peines.

L'intervention de l'ange Gabriel est belle; mais elle a moins d'éclat que la descente de Saint-Michel et de l'ange Chérubin, venant du ciel pour recevoir l'âme de Roland expiré.

L'enthousiasme guerrier s'exprime dans les deux poèmes avec la même vivacité de couleurs, quand il s'agit de peindre l'ardeur de la mêlée :

« Ils embrassent leurs écus devant leurs poitrines; — Ils abaissent les lances parées de leurs pennons; — sur les arçons ils inclinent leurs visages; — ils vont frapper d'un cœur énergique. — A grands cris il appelle celui qui en bonne heure naquit. — « Frappez-les, chevaliers, pour l'amour de la charité! — Je suis Ruy « Diaz, le Cid Campéador de Bivar! » — Tous frappent sur le bataillon qui cerne Pero-Bermuez. — Il y a trois cents lances; toutes

ont un pennon.—Chacun d'eux tua un More, chacun d'un seul coup. — A la seconde charge, ils sont le même nombre. — Vous eussiez vu maintes lances s'abaisser, se relever, — maints boucliers percer et traverser; — maintes cuirasses faussées se rompre, — maints blancs pennons reparaître rouges de sang; — maints bons chevaux errer sans leur maître. — Les Mores crient : *Mahomet !* les Chrétiens : *Saint Jacques !*..... »

Nous rapprocherons de cette belle description le fragment suivant pris dans le tableau de la mêlée de Roncevaux :

... « Cependant la bataille est devenue affreuse ! Français et Sarrazins merveilleux coups y rendent : les uns frappent, les autres se défendent. Ah ! combien de bonnes lances rompues et ensanglantées ! ah ! combien de gonfanons, combien d'enseignes en lambeaux ! ah ! combien de jeunes Français y laissent leur jeunesse ! ne reverront jamais leurs mères, ni leurs femmes, ni leurs amis qui sont aux ports à les attendre !

« Là vissiez-vous maints heaumes luisants, tant d'escus d'or tout reflamboyants, tant bons hauberts niellés d'argent ; tant de destriers traînant leurs resnes, dont les cavaliers gisent morts par les champs, etc. »

La conséquence de cet enthousiasme belliqueux est d'ajouter un grand prix à tout ce qui sert au chevalier dans le combat. Les épées ont leur nom, les coursiers de guerre sont personnifiés dans les deux poèmes.

Dans le poème du Cid, le héros de l'ouvrage est le seul chevalier qui possède deux épées portant un nom propre : l'une, qu'il a gagnée sur le comte de Barcelone, a nom *Colada*; l'autre, qu'il a prise sur le maure Bucar, s'appelle *Tizon*. Il est encore le seul dont le cheval soit nommé : il s'appelle *Babieca*.

Dans la chanson de Roland, l'épée et le cheval de tous les principaux personnages ont un nom particulier. M. Damas-Hinard s'appuie sur ces circonstances et sur quelques autres faits, pour en conclure qu'en France, dès la fin du XI[e] siècle, l'organisation de la chevalerie était plus complète, plus raffinée qu'elle ne le fut en Espagne, un demi siècle plus tard.

Voilà pour les détails. Quant aux analogies de composition, plus importantes et plus décisives, nous nous contenterons de citer la grande scène par laquelle se terminent les deux poèmes.

— Dans la *chanson* espagnole, le Cid demande justice au roi des mauvais traitements et de l'abandon que les infants de Carrion, ses gendres, ont fait subir à leurs épouses. — Alphonse convoque les Cortès à Tolède. Le Cid s'y rend, bien accompagné; car il sait que les infants de Carrion et leurs partisans méditent des embûches. — La séance s'ouvre. Alphonse, après avoir recommandé aux deux parties de se modérer, nomme pour juges le comte don Henrique et le comte don Raymond, puis invite le Cid à parler.[1]

Le Cid expose qu'en vue de ces mariages il a donné aux infants ses deux épées les plus précieuses ; qu'ils les lui rendent « puisqu'ils ne sont plus ses gendres. »

Les juges octroient la demande, et les infants rendent les épées, heureux d'en être quittes à si bon compte.

[1] — Ils prirent les épées Colada et Tizon — et les mirent dans la main du roi, leur seigneur. — Il tire les épées, et toute la cour reluit ; — car les poignées et toutes les garnitures sont d'or.— Tous les vaillants hommes de la cour en sont émerveillés. — Le Cid reçut

les épées, baisa les mains au roi — et rètourna au banc d'où il s'était levé. — Il les tient en ses mains et les considère. — On n'a pu les changer, car le Cid les connaît bien. — Il leva la main ; il se prit la barbe :

— « Par cette barbe que personne n'arracha! — ainsi seront « vengées dona Elvire et dona Sol. » — Il appela son neveu par son nom, — tendit le bras et lui donna l'épée Colada : « — Prends-la, neveu, elle aura ainsi meilleur seigneur, etc , etc.... »

En possession de ses épées, le Cid poursuit ses revendications. Il dit qu'au moment de son départ de Valence, il a donné aux infants, en or et en argent, des sommes considérables : qu'ils les lui rendent « puisqu'ils ne sont plus ses gendres. » — Les juges ordonnent la restitution. Les infants accablés cèdent encore à cette demande, qu'ils croient la dernière. Alors le Cid éclate en reproches plus violents; il réclame non plus des restitutions, mais la vengeance de l'outrage de ses filles, et il presse la Cour de lui accorder le combat contre ces traîtres.

« — Ecoutez-moi, toute la Cour, et qu'il vous pèse de mon mal. — Ces infants de Carrion qui m'ont si mâlement déshonoré, — à moins de défi je ne les puis laisser. — « Dites, infants, en quoi « vous ai-je offensés, soit de vrai soit par badinage, — ou en quel- « que façon que ce soit? — Je le demanderai ici au jugement de la « Cour. — Pourquoi m'avez-vous déchiré les enveloppes du cœur? « A votre départ de Valence, je vous donnai mes filles, — avec un « très-grand honneur et des biens sans nombre. — Si d'elles vous « ne vouliez plus, chiens de traîtres, — pourquoi les avoir tirées « de Valence, leur fief? — pourquoi, après les avoir frappées à coups « de sangle et d'éperons, — les avez-vous abandonnées dans le rou- « vrai de Corpès aux bêtes féroces et aux oiseaux de la forêt? — « Pour tout ce que vous avez fait, c'est vous qui valez moins. »

— « Tout cela, dit M. Villemain, malgré la rude négligence du langage, nous paraît éclatant et poétique. Cette ruse du Cid pour reprendre d'abord à ses ennemis ses propres bienfaits; ces deux épées remises aux deux champions, que le Cid se destine, et qu'il charge tout-à-coup de venger sa cause, voilà un grand spectacle d'imagination ou d'histoire. Nous croirions le fait historique, tant le poète nous paraît peu capable d'inventer avec génie; mais peut-être n'a-t-il fait que copier une tradition populaire. »

Après un débat sur la dernière demande du Cid, les infants sont assignés à paraître en champ-clos dans un délai de trois semaines. Le roi don Alphonse et toute sa cour viennent assister à ce combat, où les infants de Carrion tombent vaincus par les champions du Cid. Enfin, pour achever la vengeance et la gloire du héros, ses deux filles outragées sont demandées en mariage par les infants de Navarre et d'Aragon.

Ce grand tableau d'imagination ou d'histoire (pour emprunter l'expression de M. Villemain), nous paraît dessiné d'après un souvenir de la chanson de Roland dont nous offrons l'abrégé, en conseillant de recourir à l'original.

— Après la défaite de Roncevaux et la mort de Roland, Charlemagne mande par message dans tous ses royaumes et provinces les pairs de sa cour de justice, pour faire le procès du traître Ganelon, qui, chargé de chaînes et battu de verges, attend son jugement.

Les pairs s'assemblent à Aix-la-Chapelle. — Ganelon comparaît devant eux. Il se défend subtilement. « Je me suis vengé, dit-il, mais je n'ai pas trahi! » Les

juges se regardent et penchent à l'indulgence. « — Sire, disent-ils à l'empereur, laissez-le vivre ; il est bon gentilhomme, sa mort ne vous rendrait pas Roland, votre neveu, que jamais nous ne reverrons. » Charles leur dit : « Vous me trahissez tous ! » — « Sire, s'écrie un d'eux, Thierry, frère de Geoffroy d'Anjou, ne vous troublez ainsi. Moi je condamne Ganelon, je le dis traître et parjure ; je le condamne à mort. S'il a parent qui ose me démentir, j'ai cette épée pour lui répondre. »

Aussitôt Pinabel, l'ami de Ganelon accepte le défi. L'empereur ordonne le combat aux portes d'Aix, dans la prairie ; les deux champions bien confessés, bien absous et bénis, leur messe ouïe et leur épée au poing, se mettent en bataille. Dieu seul peut savoir quelle en sera la fin. — Pinabel est vaincu, et devant cet arrêt de Dieu tous les barons s'inclinent, tous disent à l'empereur : « Ganelon doit mourir. » Ganelon meurt du supplice des traîtres : il est écartelé.

IV.

Tout le monde sera frappé de ces conformités de composition et de détail entre deux ouvrages appartenant cependant à des littératures distinctes. Ces analogies ne peuvent être l'effet du hasard; ce n'est pas plus le hasard qui a dicté les mêmes termes aux deux poètes dans les descriptions de batailles, dans les apparitions merveilleuses, dans les prières, dans la conclusion de chaque poème, que ce n'est le hasard qui, dans les mêmes circonstances, rapproche Virgile d'Homère. Evidemment l'un des deux rimeurs a

suivi, a imité l'autre. Est-ce le poète espagnol ou le poète français?

A cette question la réponse serait facile si nous connaissions la date exacte de la composition du poème du Cid et de la chanson de Roncevaux. Malheureusement, l'incertitude est la même à cet égard entre les deux ouvrages. Pendant que M. Génin fait remonter jusqu'au Xe siècle la *Geste* composée ou seulement copiée par Turold, M. Vitet, un très-bon juge, ne veut admettre pour ce poème que la date du onzième. — De même si M. Dozy croit que la chanson du Cid, aussi bien que la copie, date des commencements du XIIIe siècle, M. Hinard, d'accord avec Sanchez, soutient par de fort bonnes raisons que le poème castillan remonte au milieu du XIIe.

La question d'imitation ne peut donc être tranchée par la chronologie.

Mais si la chronologie se trouve ici en défaut, il est possible d'arriver à la solution du problème, par les données de l'histoire soit politique soit littéraire. En étudiant la destinée des deux nations, en observant attentivement la marche des événements, le développement moral et littéraire en-deçà et au-delà des Pyrénées, on arrive à conclure avec certitude que, dans la question qui nous occupe, l'initiative a dû partir de la France, par la raison que la France, et particulièrement la France du midi, a joui avant l'Espagne du repos, de la sécurité, de la prospérité nécessaires à l'exercice de l'imagination et à l'épanouissement de la littérature.

Il ne faut pas oublier en effet le rôle important, pré-

pondérant, que joue la conquête arabe dans les commencements de la carrière du peuple espagnol. Il faut bien considérer que, pendant trois siècles, la Péninsule tout entière, à l'exception du duché de Cantabrie, refuge des Goths, s'appela l'Emirat de Cordoue, ayant pour chef un khalif. L'Espagne restaurée ne s'est jamais complétement dépouillée du caractère arabe que lui imprimèrent ses vainqueurs. La preuve en est dans le tour oriental qu'a conservé le génie espagnol toujours tendu vers l'exagération, dans la pompe de la prose et l'exubérance de couleurs particulières à la poésie, enfin dans le grand nombre de mots arabes que renferme le lexique de la langue espagnole.

Durant cet intervalle de trois ou quatre siècles, l'ancienne société espagnole et chrétienne fut entièrement désorganisée. Tout périt, même la langue, même le culte. Le nom de *Mozarabes* (Arabes externes ou étrangers) que reçurent les Espagnols du midi; l'existence de la liturgie mozarabe, suffiraient à le démontrer. M. Hinard en donne une autre preuve bien décisive: « Chez un peuple dont les malheurs avaient dû encore exalter la piété, on ne trouve pas le moindre vestige d'une église antérieure au XIIe siècle. Les Espagnols, sans nul doute, ont construit des églises avant cette époque; mais que devaient être ces édifices, et de quels matériaux étaient-ils composés, puisque rien n'est resté debout, même une ruine? »

La raison de ces profondes altérations de la société espagnole ne saurait venir de la dureté des conquérants, qu'il ne faut nullement se représenter comme des barbares germains. Elle tenait bien plutôt à la supériorité

de la civilisation que développa chez les Arabes andalousiens la permanence de leurs rapports avec Damas et l'Orient : supériorité morale qui fut pour un grand nombre d'Espagnols une incitation puissante à oublier leurs traditions religieuses et nationales pour adopter les arts, les mœurs et les croyances de leurs brillants vainqueurs.

Le signal de la renaissance de la nationalité espagnole fut le renversement du khalifat de Cordoue, lorsque la ruine définitive d'un pouvoir central et respecté eut précipité l'empire arabe d'Espagne précisément dans la même anarchie qui suivit en France la dislocation de l'empire carlovingien. Chaque émir s'étant constitué en souverain indépendant, devint assurément moins redoutable aux rois de Castille que le puissant Ommiade de Cordoue. Les chefs successifs des Almoravides et des Almohades d'Afrique, ne purent racheter ni par leur politique, ni par l'élan de leurs soldats, l'inconvénient d'une résidence éloignée. Dès-lors, la restauration de l'empire des Goths ne s'arrêta plus, et suivit, à des intervalles plus ou moins rapides, une marche continue, depuis la prise d'Astorga jusqu'à la conquête de Grenade.

Mais, à ce moment décisif, l'Espagne ne comptait que des soldats. Tous les éléments civils manquaient à ces vaillants restaurateurs de la monarchie espagnole. Les lettres n'existaient plus, toutes les écoles latines ayant disparu dès le VIIIe siècle, et les livres avec les écoles. Les débris du clergé participaient à l'ignorance, à la grossièreté générale. Ici apparaît dans toute sa lumière le service éminent que la France de Saint-Bernard

rendit à l'Espagne aux abois. C'est vers la France que les rois de Castille tournent les yeux ; c'est à elle qu'ils demandent des évêques pour leurs diocèses dévastés, des professeurs pour leurs chaires depuis longtemps muettes. — On lira sur ce point, avec un grand intérêt, la savante introduction de M. Hinard :

« — Sous Sanche-le-Grand (1025), des moines espagnols ayant compris la nécessité d'une réforme, se rendirent en France à l'abbaye de Cluny, et après s'être instruits des constitutions et de la discipline de ce célèbre monastère, ils revinrent les importer dans la Péninsule. — Peu d'années après (1035), un concile provincial est tenu à Jaca pour réformer les abus qui s'étaient introduits dans l'église d'Espagne ; et parmi les prélats assistants on voit figurer au premier rang : l'archevêque d'Auch, l'évêque de Bigorre, l'évêque d'Oloron, l'évêque de Lectoure, l'évêque de Rodez. Enfin Ferdinand-le-Grand témoigne de sa sympathie et de son respect pour le monastère de Cluni en lui assujettissant presque tous les monastères d'Espagne, et en ordonnant par son testament qu'une somme de mille sous d'or (*mille aureos*) lui serait payée chaque année à perpétuité.

. . . Ce n'est pas tout. Les chrétiens d'Espagne une fois en possession de Tolède et de la Castille-Nouvelle, il fallait pourvoir à l'administration religieuse du pays. Il fallait d'abord placer sur le siége de l'antique métropole un homme d'une capacité reconnue et d'un caractère éprouvé. A cet effet le noble et intelligent Alphonse réunit (1086) une sorte de concile composé des grands du royaume, des évêques, des abbés, des religieux. Savez-vous quel fut l'homme désigné par le vote unanime du concile ? Un moine de Cluni qui avait accompagné en Espagne les princes de Bourgogne, et qui venait de réformer le monastère de San-Facund, le Français Bernard.

« Mais bientôt le nouvel archevêque de Tolède sent le besoin de

s'adjoindre des collaborateurs. Il regarde autour de lui. Il voit un clergé qui a fatalement vécu dans le voisinage d'un peuple aux habitudes orientales, au milieu des désordres qu'entraîne une guerre continuelle ; et ne trouvant point là ce qu'il cherche, il vient en France. Il parcourt tous nos monastères du Midi et du Centre, il y recrute les hommes les plus vertueux, les plus capables, puis, à la tête de cette pieuse milice, il repart pour la Péninsule....... »

« Ils arrivent, et aussitôt on les emploie. Raymond de Salviac est appelé à une haute position dans le diocèse de Tolède ; Saint-Giralde, de Moissac, aura le siége épiscopal de Braga ; un autre Bernard, d'Agen, sera porté à l'évêché de Siguera ; à Pierre, d'Agen également, on donne l'évêché de Ségovie ; à un autre Pierre, de Bourges, l'évêché d'Osma ; à Maurice Burdin, de Limoges, l'évêché de Coimbre ; à un troisième Bernard, de Périgueux, l'évêché de Zamora ; à Jérôme, aussi de Périgueux, l'évêché de Valence et plus tard de Salamanque. Ce Jérôme est le Hiéronyme qui joue dans le poème du Cid le rôle original du prêtre-guerrier. Enfin ces pasteurs habiles et fidèles ont tous une portion du troupeau chrétien de l'Espagne à diriger. Et lorsque nous aurons ajouté qu'Alphonse VI fonda plusieurs monastères et les remplit de moines bénédictins venus de France, on verra pleinement la situation : ce sont les deux Castilles et le Portugal confiés à la sagesse, à la prudence, à la tutelle vigilante du clergé français. »

La supériorité de la civilisation française sur la civilisation espagnole au XIe siècle est donc un fait incontestable. — La prééminence littéraire devait nécessairement accompagner la supériorité intellectuelle et sociale ; d'où il suit que la chanson de Roland a dû être composée avant le poëme du Cid, et que c'est la première qui a dû servir de modèle au second.

Rien de plus fondé et de mieux établi que les conclusions générales de M. Hinard sur ce point. Mais comment,

par quelles voies, de quelle manière s'est opérée cette imitation d'un poème écrit en roman du pays vallon par un jongleur de la vieille Castille ? Question délicate, importante, que M. Hinard, nous le savons, a volontairement écartée, et que nous allons essayer de résoudre.

V.

L'attention de l'habile et savant traducteur s'est portée principalement sur la France du Nord, dont je viens de constater l'action et le rôle important en Espagne, dès cette époque. Mais n'y a-t-il pas un peu loin du nord de la France en Castille ? et sans méconnaître la rapidité, beaucoup plus considérable qu'on ne pense, avec laquelle se répandaient les idées au Moyen-Age, n'y a-t-il pas quelque embarras à admettre que la chanson de Roland ait servi directement de modèle à l'auteur castillan du poème du Cid ? La littérature espagnole offre-t-elle aux XII[e] et XIII[e] siècles des exemples de semblables imitations ? je ne le crois pas ; ne serait-il pas dès-lors plus plausible et plus conforme aux données de l'histoire littéraire, d'admettre que la transmission ait eu lieu par l'intermédiaire du midi de la France ?

A l'époque supposée de la composition du poème du Cid (1150), il était un pays qui avait vu déjà s'opérer dans son sein la renaissance de l'imagination et des lettres ; il était un peuple dont la race, les mœurs, le langage, avaient l'affinité la plus étroite avec les mœurs, la langue et la race du peuple espagnol. En songeant à la ressemblance de physionomie que présentent les

populations que séparent les Pyrénées, sans les désunir ; en notant l'identité de leurs usages, de leur agriculture, de leur manière de vivre, et même de se vêtir ; en relevant le grand nombre d'expressions et de locutions identiques que renferment le castillan et nos dialectes du Midi, je suis fort disposé à croire qu'à la date de 1150, il ne devait pas y avoir de grandes différences entre l'idiome du nord de la Péninsule et nos dialectes méridionaux : tellement que l'opinion de M. Raynouard sur l'existence, vers l'an 1000, d'une langue romane commune, dégagée de ce qu'elle a de trop absolu, ne serait peut-être pas si éloignée de la vérité qu'on le pense.

Le progrès des langues méridionales a suivi la marche des nationalités. Les différentes provinces de la littérature européenne n'étaient, ne pouvaient être nullement aussi marquées au XIe siècle qu'elles le sont devenues au XVIIe : il n'y avait alors ni Français, ni Italiens, ni Espagnols, mais des Castillans, des Galiciens, des Catalans, des Toulousains, des Provençaux, des Limousins, des Lombards ; et à vrai dire, il existait alors bien plus d'affinités et de sympathies entre ces différentes provinces, qu'entre la France du Midi et la France du Nord. On le vit bien à l'époque de la guerre des Albigeois. Quels sont ces soldats farouches qui se jettent sur ces belles provinces du Midi, qui les pillent et s'en emparent ? Sont-ce des frères ? — Non, ce sont des étrangers, des hommes du Nord, et, pour employer le mot propre, ce sont les Francs qui opèrent une dernière fois la conquête du Midi. En voulez-vous la preuve ? Lisez les *Ordonnances* de Simon de Montfort : il n'attribue qu'à ses soldats la qualité de Français.

Les compositions de Hugues de Mataplana, de Guillaume de Figuières, de Sordello, Catalans, Aragonais et Lombards d'origine, figurent dans les *Cancioneros* à côté des productions des troubadours limousins et provençaux, sans la moindre distinction de nationalité, offrant à peine quelques nuances de langage. Le poème sur la guerre des Albigeois est signé d'un certain Guillaume, natif de Tudèle en Navarre.

Comment donc écarter la France du Midi, ou même la subordonner à sa sœur du Nord, dans la question de l'initiation littéraire de la Castille? Si dans les genres, les vers et les rhythmes lyriques, les Castillans ont été incontestablement les disciples des troubadours méridionaux, conçoit-on qu'il ait pu en être autrement dans le genre et le mètre épique? Qui est-ce qui appelle la chrétienté au secours de l'Espagne à l'époque de la composition du poème du Cid? — Un trouvère français? non : c'est le troubadour Marcabrus. — Quel est, en 1212, le héraut inspiré de la guerre sainte? un troubadour aquitain, Gavaudan-le-Vieux.

« — Seigneurs, pour nos péchés s'est accrue la force des Sarrazins. Jérusalem a été prise par Saladin, et n'est point encore reconquise ; et voilà que le roi de Maroc s'apprête à faire la guerre à tous les rois chrétiens, avec ses faux Andalousiens, avec ses Arabes armés contre la foi du Christ.

« — Ils sont si fiers de leur nombre qu'ils regardent le monde comme à eux ; quand ils font halte dans les prés, entassés les uns sur les autres, Marocains sur Marabouts, Marabouts sur Berbères, ils se raillent de nous entr'eux : — « Franks, disent-ils, cédez-« nous la place : Toulouse et la Provence sont à nous. A nous tout « l'intérieur du pays jusqu'au Puy! » Entendit-on jamais si insul-

tantes railleries de la bouche de ces faux chiens, de cette race sans loi?

« — Entendez-les, ô Empereur, et vous Roi de France, roi des Anglais, et vous, Comte de Poitiers; et venez tous au secours du roi de Castille, personne n'eût jamais une occasion si belle de servir Dieu. Avec son aide, vous vaincrez tous ces païens dont Mahomet s'est joué, ces renégats, ces rebuts d'hommes.

« — Ne livrons point, nous fermes possesseurs de la grande loi, ne livrons point nos héritages à de noirs chiens d'outre-mer. Que chacun songe à prévenir le danger; n'attendons pas qu'il nous ait atteints. Les Portugais et les Castillans, ceux de Galice, de Navarre et d'Aragon, qui étaient pour nous comme une barrière avancée, sont maintenant défaits et honnis.

« — Mais viennent les barons croisés d'Allemagne, de France, d'Angleterre, de Bretagne, d'Anjou, de Béarn, de Gascogne et de Provence, réunis à nous en une seule masse, et, l'épée à la main, nous entrerons dans la foule des Infidèles, frappant, taillant, jusqu'à ce que nous les ayons tous exterminés; et alors nous partagerons le butin entre nous tous.

« — Dom Gavaudan sera prophète : ce qu'il dit sera fait. Les chiens périront; et là où Mahomet fut invoqué Dieu sera honoré et servi. »

Voyez-vous à quel point cette poésie de la France méridionale était mêlée à la vie, identifiée avec les intérêts de la société castillane?

Et ne croyez pas que ce chant si poétique de Gavaudan soit la plus ancienne des compositions par lesquelles les troubadours appellèrent la chrétienté à la Croisade contre les musulmans d'Espagne. On connaît trois ou quatre entreprises de ce genre, à partir du moment où les Almohades devinrent menaçants (1120) jusqu'à la victoire de Las Navas de Tolosa. Les troubadours prirent part à

toutes. Ils les chantèrent ou les prêchèrent toutes avec le même zèle que les Croisades de Syrie, et en général, avec plus de talent et de succès. Marcabrus, dont j'ai parlé, auteur de la pièce célèbre intitulée: *El Lavador*, résidait même auprès d'Alphonse VII, au moment où il la composa. Il nous reste plusieurs pièces de Pierre d'Auvergne et de Folquet, de Marseille, relatives au même sujet.

Il ne peut donc y avoir de doute sur l'intimité des rapports entre les troubadours et la Castille, même à la date de 1150, ni, par conséquent, touchant l'influence de la poésie gallo-méridionale sur les débuts de la poésie castillane. La poésie des troubadours, en Castille comme en Italie, fut le premier organe des sentiments nobles et élevés. Elle y précéda, comme en Italie, la venue de la poésie nationale artistique ; et quand cette dernière eut pris naissance, elle ne s'exprima que dans les rhythmes et selon les formes que lui léguèrent ses premiers maîtres.

— Mais, nous objectera-t-on, les faits sont contre vous. Nous produisons la chanson de Roland, dont vous-même reconnaissez les analogies avec le poème du Cid. Où sont-elles ces chansons épiques méridionales, susceptibles d'avoir été directement et plus anciennement imitées des Espagnols ?

S'il est incontestable (ce n'est point ici le lieu d'en dire les causes) que le dialecte roman du Nord présente aujourd'hui un bien plus grand nombre de poésies épiques que le dialecte du Midi, il n'en est pas moins vrai que ce dernier, particulièrement dans le cycle carlovingien, peut offrir un certain nombre de productions de

ce genre : témoins les romans de *Philomena*, de *Jauffre et Brunissende*, de *Ferabras*, de *Gérard de Roussillon*, et la composition perdue de Grégoire de Bechada, qui avait pour sujet la première Croisade. Un de ces romans relatifs à l'enfance de Charlemagne, *El Mainet*, est même entré dans la composition de la *Chronica general* ; ce qui prouve non seulement l'existence de compositions épiques en provençal, mais combien ces productions étaient familières aux Castillans.

M. Fauriel a démontré, et, je crois, sans réplique, puisqu'il l'a démontré par les textes, que les grands événements dont le Midi de la France fut le théâtre, savoir : la lutte des officiers franks contre les descendants de Charlemagne, pour l'indépendance des districts qu'ils commandaient ; en second lieu, les combats que soutinrent les peuples d'Aquitaine contre les Arabes envahisseurs, sous la conduite de chefs germains d'un grand caractère : tels, par exemple, que Guillaume-le-Pieux, suscitèrent de bonne heure, au nord des Pyrénées, des chants populaires qui servirent de base aux épopées du XIIe siècle, par le moyen d'additions et de développements de plus en plus merveilleux et de moins en moins historiques.

« Quelle est, dit l'ancien biographe de Guillaume, la danse de jeunes gens, l'assemblée de gens du peuple ou d'hommes de guerre ou de nobles, quelle est la veille de sainte fête où l'on n'entende pas chanter doucement et en paroles cadencées quel et combien grand fut Guillaume ; avec quelle gloire il servit l'empereur Charles ; quelles victoires il remporta sur les Infidèles, tout ce qu'il en souffrit, tout ce qu'il leur rendit ? »

Il était impossible de mieux attester l'existence et la popularité des chants primitifs dont les exploits de Guillaume furent le sujet. Mabillon croit que la biographie dont ce passage est tiré est du IXe siècle. Il est certain qu'elle est antérieure au XIe, ce qui porte au Xe siècle les chants dont il est fait mention.

Le sujet même de la chanson de Roncevaux, qui se trouve en germe dans la chronique latine faussement attribuée à l'archevêque Turpin, mort avant Charlemagne, avait inspiré les jongleurs méridionaux, si l'on s'en rapporte au témoignage du moine de Saint-Martial de Limoges, prieur du Vigeois, lequel vivait dans le XIIe siècle. A propos de cette chronique, qu'il prenait comme tout le monde pour de l'histoire véridique, le bon moine écrivait à un de ses confrères :

« — Je viens de recevoir avec reconnaissance l'histoire des glorieux triomphes de l'invincible roi Charles et des faits glorieux du grand comte Roland en Espagne. Je l'ai corrigée avec le plus grand soin et l'ai fait copier, par la considération que nous n'avons su jusqu'ici de ces événements que ce que les jongleurs nous en ont rapporté dans leurs chansons. »

En faut-il davantage pour prouver l'existence de compositions épiques en provençal, susceptibles d'avoir été de très-bonne heure imitées par les Castillans ?

VI.

Pour continuer à montrer l'influence que j'attribue à la civilisation, à la langue, et par conséquent à la poésie

gallo-méridionale, sur la composition du poème du *Cid*, j'emprunterai les moyens que me fournit M. Hinard lui-même, savoir le grand nombre d'expressions provençales par lesquelles il explique les archaïsmes du poème :

« — Espeso he el oro e toda la plata.
« J'ai dépensé l'or (que j'avais) et tout l'argent. » (*Vers 81*).

M. Hinard maintient, avec raison, contre Sanchez, la leçon *Espeso*, en s'appuyant du provençal littéraire, qui disait indifféremment *despes* ou *despens*, *despesa* ou *despensa*.

« — Trasnocharon de noch al alba de la man. »
Ils firent une marche de nuit, depuis le soir jusqu'à l'aube du matin.
(*Vers 108*).

Sanchez, préoccupé du mot *manana*, qui est de seconde formation, écrit *man* (avec un accent). Le substantif *man* est provençal.

« — En el pasar de Xucar y veriedes baraia. »
« Au passage de Xucar vous eussiez vu la confusion. » (*Vers 1257*).

Sanchez adopte la leçon *barata*. Le mot espagnol *barata* signifie *marché*, *troc*, *échange frauduleux*, ce dont il n'est pas ici question. M. Hinard préfère sagement le mot *baraia*, par analogie avec le provençal *baralha*.

Pourquoi s'appuyer sur le provençal préférablement au roman du nord ?— M. Hinard a cédé ici à l'évidence. Il a parfaitement senti, avec l'érudition et le goût qui le caractérisent, que le lecteur admettrait aisément une

affinité aussi logique, aussi prédominante que celle de deux idiomes voisins, tandis qu'il ne pourrait accorder, sans une extrême répugnance, que le castillan primitif ait pu emprunter des formes aux patois wallon, normand et picard qui composent le dialecte de la chanson de Roland.

Je rapprocherai de ces remarquables analogies de langage, l'identité du rhythme et du vers dans le poème du *Cid*, et dans la pièce provençale connue sous le nom de la *Nobla Leyczon*, qui porte la date de l'année 1100, et qui est, par suite, antérieure à la chanson de Roland :

« — Aici se po repenre tot home que di
Que Dio non fe las gencz per laisar li perir. »
(*Nobla Leycson*, v. 50).
« — Rachel a mio Cid la mano l'va besar. »
Rachel va baiser la main à mon Cid *(vers 174)*.
« — Andieron de noch que vogar non se dan. »
Ils allèrent de nuit sans se donner de loisir. *(vers 437)*.

Cette identité de rhythme est d'autant plus remarquable qu'elle porte à la fois sur les vers réguliers et sur les licences de versification, comme le prouve M. Hinard.

Je m'appuie, en troisième lieu, sur les expressions purement provençales, désignant des objets et des usages empruntés par les Espagnols à la civilisation plus avancée des Provençaux. Il suffira d'un exemple :

En buenos caballos a peitrales é a cascabeles.

« Le *peitral*, dit en note M. Hinard, était en quelque sorte l'arme défensive, le bouclier du cheval; la chose et le

mot existaient chez nous comme en Espagne. Quant aux grelots (cascabelles) qui étaient un ornement du poitrail, je ne retrouve ce mot ni dans la chanson de Roland, ni dans le roman de Garin; mais le mot qui dans notre poème sert à désigner cet ornement est provençal, et dans mon opinion, les Espagnols l'ont emprunté des Français du Midi. »

Rien de plus juste. En provençal on disait *cascavel* ou *sonalh*. L'usage de ces grelots dans le midi de la France est consacré par divers passages des troubadours. Arnaud de Marsan, dans une pièce intitulée *Ensenhamen*, conseille au chevalier de garnir le poitrail de son destrier de beaux grelots bien attachés et bruyants. Leur son met la joie au cœur, anime le courage du chevalier, répand la terreur chez ses ennemis.

— E denan al peitral
Bels sonalhs tragitatz
Gent assis et fermatz;
Car sonalhs han usatje
Que donan alegratje,
Ardimen al senhor,
Et als autres paor.

L'influence de la langue provençale est ici manifeste. Or, comment a pu s'exercer cette influence dans l'ouvrage d'un poète autrement que par la poésie?

VII.

— Mais, dira-t-on, si dans l'initiation de la Castille à la poésie artistique vous attribuez le rôle direct, le

rôle important, efficace à la France du midi, comment expliquez-vous les diverses imitations de la chanson de Roland, que vous-même avez signalées dans le poème du Cid?

Je réponds que ces imitations tiennent moins aux détails qu'à certaines situations générales, à l'ordonnance du poème, plus encore qu'aux formes grammaticales et poétiques ; qu'elles tiennent, par conséquent, aux grandes parties de la chanson de Turold, c'est-à-dire aux fragments qu'un homme d'imagination pourrait avoir retenus à la simple audition, sans le secours d'un manuscrit que probablement il n'aurait pu lire.

La guerre contre les Arabes andalousiens amena toujours au-delà des Pyrénées un grand nombre de barons français qui allaient chercher l'expiation de leurs péchés en guerroyant en terre de Mores. Le sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle, si populaire au Moyen-Age que la voie lactée a conservé dans tout le midi le nom de : *Chemin-de-Saint-Jacques*, — dont elle indique en effet la direction, — attirait également une foule de pélerins. Or, les troubadours et les jongleurs recherchaient avidement toutes les grandes réunions d'hommes pour y faire entendre leurs chants. « Les jongleurs ambulants qui faisaient profession de réciter pour leur compte les poésies des troubadours, pénétraient partout où ils étaient sûrs de trouver des foules d'hommes, dans les camps, sous les murs des places assiégées, parmi les armées en marche, jouant de leurs divers instruments, chantant, cherchant à captiver un instant l'attention des gens de guerre. Peut-être chantaient-ils là comme ailleurs, des poésies de toute espèce, des chan-

sons d'amour, des vers satyriques, des fragments de romans épiques ; mais on ne peut guère douter que les chants de guerre ne fussent particulièrement destinés à être exécutés dans ces occasions. » (Fauriel.)

C'est peut-être dans un de ces camps formés pour résister à Mohammed-el-Nassir, le soir, aux feux du bivouac, que le futur auteur du poème du Cid entendit de la bouche de Gavaudan-le-Vieux le récit des derniers exploits de Roland, translatés pour le moment en roman du midi. Car on sait que certains troubadours, grâce à l'étendue de leur mémoire et à leurs voyages incessants, maniaient aussi aisément l'idiome du nord de la France que le dialecte particulier au midi. On en trouve la preuve dans leurs poésies. Ils offrent souvent à leur auditoire de passer d'un chant composé en roman du midi à quelque récit en roman du nord. — Sur ce fait incontestable repose toute mon argumentation.

Oui, je crois que la chanson de Roland a été connue en Espagne, mais en passant par le roman du midi. Cette voie me semble plus rationnelle, plus en harmonie avec ce qu'on sait des mœurs et des habitudes littéraires à cette époque dans cette partie déterminée de l'Europe. Je ne m'expliquerais pas aussi logiquement la transmission directe de la chanson de Roland à une oreille castillane du XIII[e] siècle. — Question obscure d'ailleurs, qu'il serait malséant de prétendre trancher, et sur laquelle on ne peut émettre que des conjectures.

On retrouve chaque jour des manuscrits des poèmes provençaux rédigés en dialecte du nord. Pourquoi n'en serait-il pas de même de la chanson de Roland ? Nous possédons la rédaction française du poème de Turold.

Peut-être l'obscurité d'une bibliothèque dérobe-t-elle encore à la curiosité érudite la version en roman du midi. Le jour où cette version paraîtra dira si mes observations reposaient sur quelque fondement. Je les soumets, en attendant, à l'appréciation de M. Hinard, non sans le féliciter du talent et de l'érudition scrupuleuse qu'il a déployés en donnant le texte correct et la traduction fidèle de cet antique et intéressant monument de la littérature de l'Espagne.

EUGÈNE BARET,

(Professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.)

(Extrait de L'ART EN PROVINCE.— Juin 1858.)



Moulins.— Typ. de P.-A. DESROSIERS et FILS.

